

KALULAMBI PONGO, Martin et Tristan LANDRY, *Terrorisme international et marchés de violence*, coll. Nord-Sud, Québec, QC, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 144 p.

Annie Laliberté

Volume 38, numéro 1, mars 2007

Philosophie et relations internationales. Regards contemporains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015717ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015717ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laliberté, A. (2007). Compte rendu de [KALULAMBI PONGO, Martin et Tristan LANDRY, *Terrorisme international et marchés de violence*, coll. Nord-Sud, Québec, QC, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 144 p.] *Études internationales*, 38(1), 139–141. <https://doi.org/10.7202/015717ar>

opère la privatisation des guerres. Les violences envers les femmes y deviennent souvent une stratégie de terreur et d'asservissement ethnique dans la mesure où elles sont considérées comme les gardiennes symboliques de l'identité ethnique intergénérationnelle. On peut d'ailleurs regretter que la réponse juridique de la communauté internationale ne puisse aboutir à l'exhaustivité des poursuites, le politique pouvant avoir un autre agenda.

Sous-exploitées souvent comme actrices engagées dans les différents processus de paix alors qu'elles ont la propension naturelle et le souci matériel de la survie et du lien social – surtout si elles sont devenues chefs de ménage par disparition violente du conjoint –, les femmes peuvent être et on l'oublie souvent, des femmes combattantes. Elles le sont alors par conviction idéologique, par survie, par sécurité, par recrutement forcé. Elles peuvent y être soldates, espionnes, « logisticiennes », productrices de nourriture ou épouses prisonnières plus ou moins libres.

Situation complexe et diversité des rôles sont rarement pris en compte par les agences officielles lors de la mise en place des politiques de démobilisation et de réinsertion des femmes.

Dans d'autres situations, malgré leur participation à la lutte de libération et de confrontations intercommunautaires, elles peuvent perdre les acquis de l'autonomisation, de l'action et de la maturation politique gagnés durant les phases violentes. Les motifs en sont généralement le conservatisme social, les traditions cultu-

relles, le poids du religieux et les espaces dominants patriarcaux.

En d'autres mots, les conflits peuvent aussi apporter des « gains » aux femmes par le biais de leur engagement pluridimensionnel, mais cela est souvent instrumentalisé et donc très aléatoire dans l'après-conflit. Il s'agit d'une relégation, alors qu'une majorité d'entre elles sont favorables à la paix et qu'elles prouvent au jour le jour leur influence positive dans le secteur informel et la société civile, engagées qu'elles sont dans les travaux postconflits, les microprojets de désarmement, la réinsertion sociale des combattants, la réunification familiale des enfants-soldats.

De toute évidence, cet ouvrage important par le sujet et riche par le contenu nous renvoie à deux objectifs prioritaires : d'une part, assurer plus avant encore la distinction entre civils et combattants, afin de surprotéger le civil et particulièrement de l'extrême vulnérabilité de la femme dans les espaces de violence ; d'autre part, faire assimiler par les politiques l'importance que peut jouer le féminin dans l'après-conflit.

André DUMOULIN

École royale militaire, Bruxelles

Terrorisme international et marchés de violence.

KALULAMBI PONGO, *Martin et Tristan LANDRY*. *Coll. Nord-Sud, Québec, Qc, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 144 p.*

Et si les guerres civiles, souvent qualifiées de conflits avant tout ethniques, étaient moins le fait des haines et peurs irrationnelles que la con-

séquence des comportements rationnels motivés par la recherche du profit, suivant une logique de performance ? C'est le défunt anthropologue Georg Elwert, professeur à l'Institut d'ethnologie de l'Université libre de Berlin, puis directeur de l'Institut universitaire d'études du développement (IUED) à Genève qui, le premier, a avancé le concept de « marché de violence » comme facteur explicatif des conflits. Le marché de violence est un lieu d'échange inscrit culturellement, souvent instauré dans d'anciennes zones de combat marquées par un climat de violence ; il est le fait d'une logique économique qui, à l'instar de la mondialisation, est branchée tant sur le global que le local. Cette théorie permet une analyse d'un ensemble de formes économiques qui non seulement rendent possible un conflit et l'alimentent, mais de plus le rendent reproductible sur une plus grande échelle.

L'apport du présent ouvrage est d'opérationnaliser ce concept de « marché de violence » et surtout, de démontrer la corrélation entre les guerres civiles et le terrorisme international, comme phénomènes rendus possibles grâce à l'existence d'économies de guerres dynamiques et interreliées, un rapport que Elwert lui-même hésitait à établir. C'est là un pas que franchissent l'historien Martin Kalulambi Pongo et (l'anthropologue ?) Tristan Landry, le premier, professeur associé à l'Université nationale de Colombie et chercheur au Centre de recherche et de formation interculturelles à l'Université d'Ottawa, le second, professionnel de recherche à l'Université Laval et chercheur invité à l'Institut d'études est-

européennes de l'Université libre à Berlin de 1999 à 2003. En inscrivant la violence, tant celle issue d'une logique guerrière que celle émanant de mouvements terroristes, dans un système élargi, les auteurs permettent de situer les soubresauts post-11 septembre dans un contexte historique plus large, dans la lignée des travaux d'Edward Said, pour qui la réponse occidentale antipathique au monde islamique était déjà effective pendant les années 70.

Pour Said, il est à rappeler, l'Islam est perçu de manière ethnocentriste, raciale, uniforme, tel un fourre-tout de négativité : pour la droite, il représente le barbarisme, pour la gauche, une théocratie médiévale, pour le centre, un exotisme déstabilisant. Fruit d'une communauté d'interprétation, l'image de l'Islam qui circule dans les médias est une représentation qui prend place dans l'histoire et crée une politique de confrontation. Or, *l'Homo islamicus* n'existe pas ; il n'y a pas de comportement islamiste politique, que des idéaux-types d'islams et des significations différentes de ce qu'est « l'histoire islamique ». De même, pour Pongo et Landry, la solution au terrorisme passe par une lutte contre les mythes et les préjugés et implique de repenser le rapport à l'Autre.

La thèse générale défendue dans l'ouvrage est que de nombreux conflits auraient été évités si la richesse mondiale était différemment répartie ou même si l'on suivait des principes humanitaires simples, comme celui d'imposer les transferts monétaires internationaux ou encore de bannir unilatéralement les paradis fiscaux. Les auteurs conceptualisent le lien

entre le terrorisme international et les marchés de violence de manière à trouver une voie originale dans la compréhension des causes du terrorisme, effectuent un survol du monde après le 11 septembre 2001, s'intéressent en particulier à la réception des événements par les populations civiles pour ensuite évaluer les stratégies anti-terrorisme et leurs effets positifs ou négatifs. Enfin, ils analysent les différentes facettes des marchés de violence, l'imbrication de l'économie et de la guerre et concluent par un panorama des zones à risque susceptibles d'être aux prises avec des marchés de violence dans les années à venir.

En conclusion, les auteurs rappellent que deux visions du terrorisme s'affrontent aujourd'hui : en premier lieu, le terrorisme est perçu comme la résultante des griefs légitimes de la partie plus pauvre du globe à l'endroit de gouvernements irresponsables. Une seconde thèse est cette perception du terrorisme comme une idéologie de violence à être éradiquée par tous les moyens, y compris violents. Les auteurs penchent ouvertement pour la première vision qui a le mérite de remonter aux racines du terrorisme.

Dans l'ensemble, l'ouvrage se veut accessible tant pour le néophyte que pour le chercheur désireux de faire le point sur les courants de pensée actuels, la voie proposée par Pongo et Landry permettant de rompre avec les théories noires axées sur les *clash of civilizations* à la Samuel Huntington. Le recours à des approches politique, historique et anthropologique permet une mise en perspective salutaire, les auteurs établissant par exemple que les marchés de

violence sont une réalité aussi vieille que l'humanité.

Annie LALIBERTÉ

Institut québécois des hautes études internationales, Québec

Le conflit en Tchétchénie.

YAKEMTCHOUK, Romain. Paris, L'Harmattan, 2006, 157p.

Le conflit en Tchétchénie a suscité une littérature importante tant en français qu'en anglais. En langue française, on retrouve notamment les récits de guerre des journalistes indépendantes Anne Nivat et Anne Polittkovskaya et le recueil d'essais édité par André Glucksmann visant à attirer l'attention de l'opinion publique et des médias européens sur l'horreur de cette guerre aux marges de l'Europe. D'un point de vue plus scientifique, on retrouve le livre d'Anne Le Huérou qui analyse les causes de ce conflit. À celui-ci s'ajoute l'ouvrage de Yakemtchouk qui se distingue des écrits précédents parce qu'il pose l'étude du conflit en Tchétchénie dans un contexte historique, celui de l'expansion territoriale russe vers le Sud du ^{xvii} siècle jusqu'à aujourd'hui.

Le livre est divisé en dix-sept chapitres et une conclusion. Les deux premiers chapitres abordent brièvement l'expansion territoriale de la Russie vers le Sud et la résistance des montagnards à cette expansion. On y présente aussi le héros tchétchène, l'imam Chamil. Le chapitre huit est d'ailleurs totalement consacré à ce dernier, *Chamil. Un héros national ou un réactionnaire islamiste féodal ?*

Les chapitres trois et quatre traitent de l'époque de la Russie impé-